



REGARD DE PHOTOGRAPHE

LES RUINES DE JOSEF KOUDELKA



Photos Josef Koudelka / Magnum Photos

De haut en bas, Amman, Jordanie, 2012 et Timgad, Algérie, 2012.

Né en 1938 en Moravie, Josef Koudelka est l'un des derniers grands maîtres de la photographie moderne. Célébré pour ses images sur le printemps de Prague et l'invasion de son pays par les chars soviétiques, ou pour son travail sur les Gitans, il est aussi un virtuose du paysage. Fruit d'un « périple odysseén » de près de trente ans, la série *Ruines* a été réalisée dans quelque 200 sites archéologiques et une vingtaine de pays (Italie, Grèce, Maroc, Syrie, Sicile, Turquie, etc.), sur les traces antiques du bassin méditerranéen. Un projet titanesque, que la Bibliothèque nationale de France présente jusqu'au 16 décembre dans une scénographie somptueuse : 110 tirages au noir et blanc veloutés, dont 40 grands formats (124 x 260 cm), qui semblent suspendus à un mètre du sol. Ouvrage de référence, le catalogue réunit 170 images, chacune légendée avec soin. L'historien et archéologue spécialiste du monde grec Alain Schnapp a effectué, avec sa consœur Valeria Tosti, un méticuleux travail d'identification des sites photographiés. A cette occasion,

l'artiste a fait don de 168 tirages à la BnF. C'est dans les années 1980 que Koudelka systématise l'usage du panoramique dans ses paysages au point d'en faire sa signature. L'utilisation qu'il fait de ce format généralement destiné à embrasser largement un paysage aligné sur l'horizon n'est pas habituelle. Certes, ce type de prise de vue est présent dans la série *Ruines*, mais de façon sporadique. Il y a par exemple cette vision du site de Petra prise depuis le sommet du djebel Khubtha, qui révèle comment le théâtre est littéralement creusé dans la montagne. De même, le stade d'Aphrodisias (Turquie) apparaît cadré au centre de la piste et dominé par les collines environnantes, afin de prendre la pleine mesure de cette imposante architecture de 270 m de long.

Ordre, désordre et vacillement

Mais la plupart du temps, l'artiste associe plusieurs plans sur l'image, un plan rapproché ou un détail en gros plan avec une vision plus lointaine. Il n'hésite pas non plus à couper dans les motifs, ou à poser son appareil

au ras du sol, pour mettre en valeur les dallages martelés par le temps. Ce point de vue donne souvent l'impression de se retrouver au cœur du chaos. Le photographe renouvelle ainsi la représentation de la ruine, longtemps associée au romantisme et au sublime. S'il souligne la beauté, c'est dans une tension permanente entre l'ordre et le désordre. D'un côté, les alignements de colonnes des temples de Paestum et Ségeste, la régularité des arcades du pont du Gard et de l'aqueduc de Ségovie, les lignes parallèles des gradins d'Epidaure ou du mur d'Hadrien. De l'autre, les amoncellements de blocs, chapiteaux à Baalbek, les linteaux renversés de Messène, les tronçons de colonnes effondrés de Palmyre, Athènes ou Olympie. Dans les cadrages, basculement et vues penchées provoquent une forme de vacillement. Une façon de nous rappeler que notre monde est toujours au bord de la ruine. **Mathieu Oui**

« Ruines », exposition jusqu'au 16 décembre à la BnF, site François-Mitterrand. Catalogue, 170 photographies, 358 p., 55 €, coédition Xavier Barral et BnF éditions.